

tion, le replia convulsivement et le remis dans sa poche en disant :

— C'est impossible !... Un assassinat !... ils n'oseraient !... Ce jour-là il dîna seul et ne voulut voir personne. Dans la soirée, il écrivit à l'impératrice Marie-Louise, qui s'était laissée conduire d'Orléans à Rambouillet pour y voir son père, puis il s'enferma dans sa chambre à coucher avec ses livres et une carte de l'île d'Elbe, sur laquelle il put prendre une idée de la nouvelle résidence qui l'attendait.

QU'ON M'APPORTE L'AIGLE !

Dans la nuit du 19 au 20, Napoléon éprouva une dernière défection à laquelle il fut plus sensible encore qu'à toutes celles qui l'avaient précédée : son premier valet de chambre, en qui il avait toute confiance, et son mameluck Rustan, qu'il avait comblé de biens, ne reparurent pas.

Le matin, ne les voyant ni l'un ni l'autre à l'heure habituelle de leur service, il se contenta de dire, en apprenant leur disparition de Fontainebleau :

— Au fait, j'avais oublié que l'ingratitude était à l'ordre du jour.

La bienveillance que Napoléon n'avait cessé de témoigner à Constant, depuis plus de douze ans qu'il était attaché à sa personne, était telle, qu'au moment même où il venait d'être décidé que, par mesures d'économie, aucun de ces valets de chambre ordinaires ne l'accompagneraient à l'île d'Elbe, il s'en était rapporté à Constant du choix de quelqu'un qui pût le seconder dans son service.

Celui-ci avait jeté les yeux sur le jeune M. Marchand, huissier du roi de Rome, dont l'intelligence et la probité lui étaient connues, et qui était fils de la première berceuse de l'enfant-roi. Constant en avait parlé à l'Empereur, qui l'avait agréé, et M. Marchand avait accepté ce nouveau poste avec reconnaissance.

Il remplaça donc Constant avec le titre de *premier valet de chambre*, et suivit Napoléon à l'île d'Elbe, comme il devait le suivre l'année suivante à Sainte-Hélène, et mêler ainsi son nom à ceux du petit nombre d'hommes que leur dévouement et leur fidélité ont si justement rendus populaires.

Le 28 avril, à dix heures du matin, les voitures de voyages étaient attelées et rangées dans la cour du Che-

val-Blanc. La garde impériale avait pris les armes et formait la haie. A midi précis la porte s'ouvrit, et un huissier annonça à haute voix : *l'Empereur !*

Napoléon parait. Il tend la main à tous ceux qui sont présents, traverse l'appartement à pas précipités, descend rapidement le grand escalier du château, au bas duquel il trouve tout ce qui reste de la cour la plus nombreuse et la plus brillante de l'Europe : c'est le duc de Bassano, le général Belliard, les comtes Anatole de Montesquiou et de Turenne, le colonel Gourgaud, le baron Fain, le colonel Athalin, le chevalier Joanne, plusieurs Polonais, parmi lesquels le général Kosakowski et le colonel Germanowski, qui ont obtenu la faveur de le suivre à l'île d'Elbe, puis les commissaires étrangers et une foule d'autres personnages de distinction.

Aussitôt ce groupe l'entoure : mais il indique par un signe qu'il veut parler. Chacun s'écarte. Tout le monde connaît cette belle scène qu'Horace Vernet a reproduite d'une manière si admirable dans son tableau *Adieux de Fontainebleau* : Napoléon s'avance d'un pas ferme vers ses grenadiers, qui tous, le regard fixe, gardent un silence religieux, et alors, d'une voix sonore comme aux jours de ces plus beaux triomphes, il leur adresse une touchante harangue qu'il termine par ces mots :

Adieu ! mes enfants !... « Je voudrais vous presser tous sur mon cœur ; mais j'embrasserai votre général. »

A ces mots, s'adressant au général Petit et lui tendant les bras.

Venez, général ! ajouta-t-il. Et il l'embrassa avec effusion. Qu'on m'apporte l'aigle, dit-il encore.

Aussitôt le porte-drapeau s'avance d'un pas chance-lant, et tandis que d'une main il couvre ses yeux pour cacher ses larmes, de l'autre il incline son aigle. Napoléon saisit l'écharpe du drapeau et la presse plusieurs fois sur ses lèvres en disant d'une voix plus ferme :

— Adieu, mes vieux compagnons, adieu !

Et, se dérobant avec vivacité à la foule qui le presse, il s'élance dans une voiture au fond de laquelle s'est déjà placé le grand-maréchal et disparaît dans le tourbillon de l'escorte française qui doit le protéger. Aussitôt un cri immense se fait entendre : c'est celui de *vive l'Empereur !*

SUR LE CHEMIN DE L'EXIL

Dans un voyage aussi long que celui de Fontainebleau à Fréjus, Napoléon avait un train trop considé-

rable et une suite trop nombreuse pour pouvoir aller aussi rapidement qu'il en avait le désir plus encore que l'habitude. Le soir de cette première journée, il n'était arrivé qu'à Montargis. Il ne s'y arrêta qu'une heure pour souper, et repartit en se dirigeant vers Lyon.

Une des particularités du voyage, c'est que presque toute la garde impériale était cantonnée dans le pays que Napoléon devait parcourir jusqu'à Nevers. A son passage, elle se trouvait sous les armes ; mais depuis plusieurs jours il lui avait été recommandé par ses chefs de ne faire connaître par aucune parole, par aucun signe, qu'elle plaignit le sort de son Empereur.

Cette troupe d'élite se montra obéissante en cette circonstance. Elle garda le plus morne silence. Ainsi entouré de la milice la plus dévouée que jamais monarque ait eue, Napoléon se montra peut-être plus grand dans cette journée que dans celles qui l'avaient illustré durant sa glorieuse carrière. Il ne fut escorté que par sa garde jusqu'à Briare.

Le 21, Napoléon coucha à Nevers. Il y fut encore reçu aux acclamations de la foule, qui, à ses cris d'enthousiasme, mêla quelques épithètes peu courtoises pour les commissaires étrangers. Ce fut en quittant cette ville qu'il eut la douleur de voir son escorte française remplacée par un corps de Cosaques et d'entendre crier : *Vive les alliés !*

Mais ces contrariétés quelque pénible qu'elles fussent, dans sa position, ne devaient être que le prélude des outrages et des périls qui allaient l'assaillir au-delà de Lyon, qu'il ne fit que traverser dans la nuit du 22 au 23. Tandis qu'il changeait de chevaux, un groupe nombreux, stationné devant la poste, fit entendre les cris de *Vive l'Empereur !* Ce furent les derniers.

A Valence, Napoléon vit, pour la première fois, des bourgeois et des officiers français avec la cocarde blanche à leurs chapeaux. Ils appartenaient au corps d'Au-gereau.

Parmi les papiers qu'on lui remit se trouvait le *Moniteur*, dans lequel était la proclamation que le duc de Castiglione avait faite à son armée à l'occasion du retour des Bourbons, et dans laquelle il accusait Napoléon en lui appliquant l'épithète de *lâche !*...

Après l'avoir lue, l'Empereur se contenta de hausser les épaules en souriant d'un air de mépris. Ce fut également à Valence qu'il entendit crier pour la première fois : *Vive le roi !* Ce cri lui fit éprouver une espèce de tressaillement involontaire.